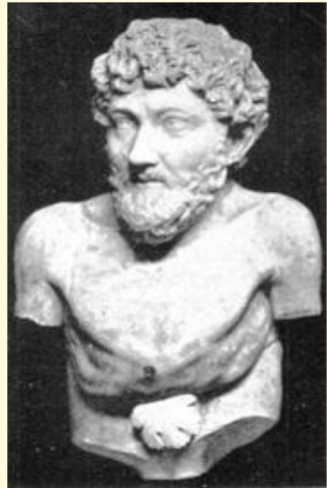


Jacques Laffitte

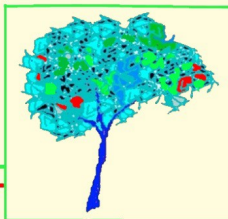
Esopé,
ou
l'art de prendre...langue



Essai

L'Arbre aux Signes

Editions



ESOPE

ou

L'art de... prendre langue

Du désir et de la relativité de toutes choses

On a bien du mal à intégrer la relativité des choses. Notre première tendance consisterait à vouloir l'inverse, une éternité, une absoluité des choses et surtout du plaisir. On se dit que ça serait mieux, que ça simplifierait la vie. Est-ce si sûr ?

Qu'entend-on par relativité ? Le fait que tout finit et achoppe, le boulot qu'on croyait assuré, l'amour de l'être cher qui part ailleurs, les amis qui meurent ou "trahissent" l'image qu'on avait d'eux. Elle est dure à assumer la relativité, comme la maladie dont on ne se savait pas porteur. Le plus dur, c'est que la vie que l'on hypostasie comme ne promouvant que la vie, génère aussi la mort car celle-ci était déjà contenue dans ce qu'on appelait l'existence (en oubliant que cela signifie « sortir de là où on se tenait » ici du néant). Et on voit cette vie reprendre d'une main ce qu'elle donnait à profusion de l'autre dans un foisonnement de manifestations à plaisir. On est tenté de l'accabler d'injures, même si, oui-oui, on le sait qu'on est mortel ; mais comme avec les assurances-vie, on ne lit jamais toutes les

petites phrases, on signe un bail pour l'avenir, on achète de l'espoir. Et il ne faut pas se priver de l'injurier notre déception-vexation, ça défoule, ça fait du bien, ça permet d'intégrer ce qui nous est le plus contraire. Car dès que le singe-homme a été capable de se dresser durablement sur ses membres postérieurs face au monde, cela a été pour clamer : "Je suis". Et de suite il a reçu sa première baffé métaphysique quand l'écho de son esprit lui a répondu : "...mortel !".

De ce sarcasme qu'on aurait tort de prendre pour un affront, de ce déséquilibre qui la bascule en avant dans un inacceptable qu'elle n'a de cesse de penser ou d'aménager, l'humanité se crée.

Indispensable finitude

En effet, cette finitude, ce côté limité de toute chose, assure le renouvellement de ce à quoi on tient le plus sans jamais pouvoir le posséder : *notre désir*. Nous y tenons comme à la part la plus riche de nous-mêmes, car le désir est ce qui nous propulse hors de notre pré carré, nous fait chercher et rencontrer... des difficultés, certes, mais aussi "l'inaccessible étoile" que chantait l'Homme de la Mancha avec la voix de Jacques Brel. D'accord, c'est vrai, on veut du désir, comme nous le serine la publicité. Le désir nous ouvre à une cascade infinie d'impressions, d'émotions, d'intellections à vivre.

Ce que l'on voit moins, (et qui est passé sous silence notamment par ladite publicité), c'est que le désir ne se peut que de son contraire : la fin du désir. Vous vous voyez aimer et manger tous les jours du poulet jusqu'à la fin de votre vie, sous prétexte d'avoir eu les narines subjuguées par une rôtissoire, à midi dans la rue ? On ne le supporterait pas, on demanderait la fin du désir ! Un désir éternel annihilerait tous les autres, il n'y aurait pas la place pour d'autres désirs puisqu'il y en aurait un de permanent qui nous tarauderait tout le temps. Son impérialisme serait total, absolu. On serait comme une plante uniquement tendue vers « son » soleil bien-aimé ; et même là tout n'est pas rose, son « bien-aimé » peut la faire crever de soif. Donc le désir n'est possible que de sa négation, c'est-à-dire de sa fin ou de l'absence de lui-même, de ce désir-ci, pour qu'un autre désir

puisse être. Ambivalence et contradiction interne (ou non-dualisme) sont le fondement du désir puisque pour exister il nécessite son contraire : l'absence de désir.

Esope

Interrompons-nous un moment pour nous plonger dans le désir quand il prétend à l'éternité. Ce qui est une erreur bien commune y compris aux spécialistes du bonheur que se prétendent les religions puisque, vous l'aurez remarqué, elles nous le vendent, toutes, décliné au choix en : résurrection avec vie éternelle intégrée (non il faut attendre, on ne peut pas vous livrer de suite), ou bien paradis 5 étoiles avec belles hétaires garanties vierges et exotiques. Ou encore, beaucoup plus subtil, et là c'est la palme, le bonheur éternel sous couvert d'extinction du Désir, oui carrément avec notre Roundup anti-désir de marque Dukkha plus rien ne repousse ! On le sent bien, il y a de l'escroquerie dans l'air. Dans ce marigot de commerciaux métaphysiques prêts à nous refiler n'importe quelle escroquerie, prenons le temps d'examiner s'il n'y aurait pas quelque part du côté de la Grèce antique un sage qui nous en parlerait, et si possible, avec humour.

Il s'agit d'une mésaventure qui arriva à un fabuliste grec de grande renommée, Esope. Écoutons l'histoire qu'il nous raconte, peut-être la plus belle car elle est rattachée à sa vie et le met lui-même en scène de façon apparemment anecdotique. Mais elle révèle son génie mieux que les histoires qu'il rapportait ou inventait. "Esope vivait au VI^{ème} siècle avant J.C. Pour Plutarque (I^{er} siècle après J.C.), il était un esclave affranchi, laid, boiteux (son nom signifie "pieds inégaux"), bossu, et bègue, qui contait avec esprit des apologues et récits familiares."¹ Il devait avoir quelque génie malgré sa laideur tellement affirmée, puisque La Fontaine (1621-1695) pilla ses fables pour écrire les siennes, avec le succès que l'on sait. Esope

¹ Dictionnaire de la langue française. Hachette/Spadem 1980

était très cultivé, maniant le langage avec art et humour; il était ce qu'on appellerait de nos jours un intellectuel. Par je ne sais quelles vicissitudes géopolitiques et guerrières fort courantes à ces époques, il se retrouva prisonnier et donc devint esclave. Il fut affecté aux cuisines. Après quelque temps où l'on put apprécier les talents qu'il mettait au service de l'art gastronomique, son maître, qui se targuait de sagesse et devait recevoir des collègues philosophes, lui demanda de lui cuisiner "ce qu'il y a de meilleur au monde". Esope cuisina de la langue, de la meilleure façon qui soit et qui combla son maître et ses invités au delà de toute espérance. Au point que celui-ci, devant ses invités lui demanda de ne lui cuisiner que "ce qu'il y a de meilleur au monde". Esope s'exécuta et, les jours suivants, ne cuisina que... de la langue! Pris au piège de... la langue, le maître au milieu de ses invités, lui ordonna alors de lui cuisiner "ce qu'il y a de pire au monde". Esope cuisina et amena au maître et à ses invités... de la langue !

Seconds degrés... renversants

L'histoire se décode à plusieurs niveaux, tous étroitement intriqués, comme il sied au langage. Esope prend son maître au mot, et ce en plusieurs sens. Quand le maître lui demande de lui cuisiner "ce qu'il y a de meilleur au monde", il lui présente la langue. Le langage est effectivement ce qu'il y a de meilleur au monde des humains, puisqu'il permet de communiquer (relater un évènement), de jouir des rapports humains ; enfin il rend possibles les choses les plus extraordinaires en termes de conception-invention et aussi de réflexion sur notre humaine condition puisque nous sommes faits autant de langage que de chair. Esope prend également le mot au pied de la lettre. Et en même temps dans son sens métaphorique. La langue c'est aussi ce qu'il y a de meilleur au monde, de plus désirable, tous les enfants s'y mettent dès le plus jeune âge. Car c'est aussi ce qu'il y a de plus "appétissant" puisque c'est par elle que l'enfant goûte toutes choses (stade oral) et que nous savourons les mets gastronomiques.

Mais le désir ne se peut que de se renouveler, et il ne se commande pas. A l'ignorer on se condamne à l'uniformité et donc à l'ennui. C'est l'amère expérience que fait le maître voulant prolonger son plaisir indéfiniment en ordonnant de n'avoir que "ce qu'il y a de meilleur au monde", ordre exécuté à la lettre par son esclave qui est donc obligé de ne lui cuisiner que de la langue, en s'en tenant à l'ordre explicite et qui est donné comme tel, sans discussion possible, chacun à sa place, n'est-ce pas. Voulant se tirer de ce mauvais pas et rompre avec les rets du langage, le maître ordonne alors de lui faire "ce qu'il y a de pire au monde". Au moins avec cet opposé extrême on est sûr de changer, a-t-il dû se dire, heureux de ce défi ne pouvant que réserver de la surprise. On peut être sûr que ses invités ont dû applaudir à ce renversement (source classique de l'effet comique), et surtout à la rupture de ce mal qu'est l'uniformité.

Et ils se retrouvent avec... la même chose : de la langue ! "La pire chose au monde" ne pouvait être que de la langue. En plusieurs sens. Rien ne pouvait être pire que la même chose à manger, quand on n'en a plus envie ; c'est une expérience que l'on fait tous les surlendemain de poulet au frigo.

Mais surtout, à ce moment-là, ils ne peuvent plus en rester au niveau purement physique, charnel de la gastronomie ; ils sont obligés de faire ce pour quoi ils étaient là aussi : philosopher avec son premier niveau, réfléchir. Et se rendre compte que la langue peut être la pire des choses non seulement par oubli de précision mais aussi dans l'usage qu'on en fait : mensonges, médisances, etc. Et bien sûr par enfermement dans les pièges de la logique qui est sensée la servir, telle la gastronomie le désir.

Les quatre volets de l'enfermement

C'est bien d'un enfermement du désir dans sa commande qu'il s'agit. Car le langage en est l'amorce... qui peut vous péter dans les doigts. Dans cette commande que lui adresse son maître, Esope est

pris tout à la fois dans : une double contrainte, une injonction paradoxale, la contradiction sociale, et l'ordre ambivalent du désir.

La *double contrainte*, c'est que le meilleur étant la langue cuisinée, le pire ne peut être qu'autre chose. Mais dans ce cas-là, et quoi que ce soit, ça sera meilleur que la langue. Ca ne pourrait pas être "le pire du monde". Le pire ne peut donc être que la même chose, la langue. Mais cela a été reconnu de l'avis général comme "le meilleur du monde", donc ça ne peut être en même temps "la pire chose au monde". Redoutable effet de langage que celui qui fait être une même chose elle-même et son contraire! Et que de vouloir quitter une chose tout nous y ramène. Et suprême rebondissement, de ne pouvoir y échapper, voilà que la redoutable double contrainte se trouve satisfaite dans ses deux termes contradictoires. Avec en prime un savoureux paradoxe, en effet de langage, mais bien palpable, celui du meilleur au pire uni!

Injonction paradoxale : Esope ne peut qu'obéir et désobéir à l'ordre, simultanément, quoiqu'il fasse. Obéissant à la recherche du "pire" il doit cuisiner le "meilleur", et ce faisant il désobéit à la demande "l'opposé du meilleur". Cuisinant la même chose, encore de la langue il désobéit mais il est en plein dans le désir de ce qui lui était demandé, donc il a obéi. Contradiction sociale : Esope esclave est sans droit. Il n'existe que par la volonté de son propriétaire, et par les ordres que celui-ci donne. C'est cela qu'il signifie aussi en faisant encore "de la langue" et non pas de la "lèche". Et, paradoxe suprême, par la maîtrise qu'il a de ce genre de phénomènes langagiers, Esope l'esclave, montre qu'il est en fait le véritable maître... du langage ! En plusieurs sens. Par sa maîtrise des mots et sa façon de les prendre au pied de la lettre ; par le fait qu'il crée du symbolique et de l'humour, là où il n'y avait que de la réalité évidente et croyait-on univoque.

Contradiction sociale : ce faisant, il se rappelle discrètement au bon souvenir de son maître en tant que lettré (en exil intérieur forcé) et pas simple cuisinier, sous-utilisé aux fourneaux. Le destin en avait voulu ainsi, d'homme libre il était devenu esclave. Mais être

déchu de sa condition ne lui enlevait pas ce qu'il avait appris ni ses qualités propres de sagesse. Croire que parce qu'il était esclave il *devait* être inculte et ne pouvait être qu'un sous-homme tout juste bon à allumer le feu sous les fourneaux c'était faire injure non au droit (de cette époque) mais à l'intelligence qui ne doit pas fier aux apparences. Ici le maître voulait forcer la réalité à être ce qu'elle prétendait être, un moins que rien puisqu'esclave. La présence, la qualité d'Esopé renversait ipso facto l'ordre établi de la perception, la logique que l'on veut imparable, gravée dans le marbre de... l'évidence. C'est elle, dans ce qu'elle donne à voir qui est mise à mal par ce que Esopé donne à entendre sous ce qu'il donne à goûter.

L'ordre ambivalent du Désir : le Désir ne saurait se tenir en main, ni le doigt sur la couture du pantalon. Le propre du Désir est qu'il ne se commande pas. C'est ce que nous signifient les allégories grecque et indoue du dieu du désir Eros et Kama tirant leurs flèches sur qui ils veulent sans se soucier des convenances. A vouloir le régenter, (c'est ce que raconte cette histoire) on se retrouve dans son contraire, l'échec. Dans la dimension, dans l'ordre du désir, il n'est pas de place pour un ordre! Si ce n'est le sien, comme ça lui chante. C'est cela l'ambivalence et la relativité du Désir et de son Ordre... qu'il sait toujours imposer au bout du compte !

Maître actuel et toujours à venir

Cher Esopé, quel plaisir de te rencontrer et de te saluer à 2500 ans de distance et de te trouver notre éternel contemporain ! Cette histoire, souvent présentée comme une anecdote plaisante était en fait aussi une bouteille à la mer du temps, nous livrant toute ton intelligence appliquée à la vie de tous les jours, aux mots qui permettent de la comprendre et aux... maux qui la mettent en scène !

Le désir ne se peut donc que limité et aléatoire. Nous donnant l'image de notre liberté. La liberté ne s'éprouve que de l'incertain et

du "à venir", du hasard et de la finitude. Le Désir est ainsi frère jumeau de la Liberté. A peine venait-il de prendre conscience de son érection, que "l'homo erectus" s'est couché pour une nuit d'amour avec son Eve et au petit matin lui a susurré, épuisé mais content de ses prouesses : "Mon désir Est !" "-... éternel ?" a alors ironisé la petite futée en posant sa main où vous savez. Deuxième prise de conscience cuisante de la relativité pour l'homme fraîchement acquis à la réflexion philosophique. Adam n'a alors pu mieux faire que citer Serge Gainsbourg citant l'avocat de Madame Bovary, lui-même citant Bossuet : "*Qu'est-ce autre chose la vie des sens, qu'un mouvement alternatif qui va de l'appétit au dégoût et du dégoût à l'appétit, l'âme flottant toujours incertaine entre l'ardeur qui se renouvelle et l'ardeur qui se ralentit, mais dans ce mouvement perpétuel on ne laisse pas de se divertir par l'image d'une liberté... errante.*"

Un désir sans fin ne pourrait être qu'unique, car on ne peut courir simultanément plusieurs désirs réclamant chacun leur assouvissement impérieux. L'unique serait donc assassin de la diversité, nous plongerait dans le solipsisme des robots et la société dans une tristesse d'usine. L'unique, forcément monopolistique, produirait la négation, l'enfermement, et donc pauvreté de la limite. Beau résultat pour ce qui se voulait sans fin. Le Désir ne se peut donc que pluriel et... fini ! Sa nature aléatoire et sa concurrence avec d'autres rivaux, l'ouvrent à une suprématie éphémère le temps d'une conquête toujours à renouveler. Cet éternel prétendant au trône, tantôt prince langoureux, tantôt majesté impériale, mais pouvant aussi devenir tyran ou roi déchu, (et toutes ces figures nous ressemblent tôt ou tard) doit découvrir que l'incertain est sa loi, la conquête son but, le renouvellement son principe, la liberté sa condition, et le manque... son territoire.

Puisque il y trace sa carte... du Tendre !

L'Arbre aux Signes

vous invite à le retrouver sur ses sites :

www.arbreauxsignes.com et www.spiritualite-libre.com

et à lire en version papier ou e-book :

Livres du même auteur :

Caïn, l'énigme du premier criminel

Les 3 Tours de Bab'El

Mais... Comment peut-on être fanatique ?

Jonas, le pardon mode d'emploi

La Face cachée de Dieu (à paraître)

Livrets à thèmes :

Le Sacrifice d'Isaac, ou l'avènement du Symbolique

L'Échelle de Jacob, comment l'esprit vient à la pensée

Gorgone Méduse, la fascination du Délire

Pandora, la femme première calamité de l'homme ?

Le Péché de Gomorrhe, ou la tentation intégriste

Esopo, ou l'art de prendre langue

Littérature générale :

Avos Plumes ! livret périodique ouvert à tous gens de plume !

Mes Chemins nouvelles & poèmes de Colette Habay-Piccolo

Pour nous contacter : contact@arbreauxsignes.com

Vous est-il arrivé de vous prendre les pieds dans... les rets du langage ? Et vous retrouver cul par-dessus tête en train de dire ce que vous ne vouliez pas dire ? Ou de prendre des engagements en principe à votre avantage et qui se retournent contre vous ?

Ce n'est pas qu'à nous que cela arrive. Comme si le langage était une sorte de « daimon », de génie, qui s'ingéniait, précisément à nous faire dire, avec malice, tout autre chose que ce qu'on voulait dire. Pourtant cela nous semblait très clair et sans ambiguïté. Et l'on se retrouve avec, en prime, un sens inattendu et en général non dénué d'humour. Comme si la langue se mettait à avoir de l'esprit malgré nous !

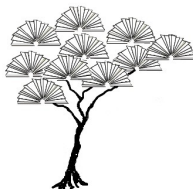


Cette étrange pouvoir de la langue ou de l'esprit, n'avait pas échappé à un sage de l'antiquité que les aléas (ou le mauvais génie) de l'Histoire avait amené à être esclave d'un maître assez imbu de lui-même et qui se prenait pour un philosophe.

Pour lui rappeler qu'il valait mieux qu'un cuistot de cuisine, Esope se servit de sa langue... mais sans mot dire ! A vous de découvrir comment dans ce livret.

Analyste des religions, l'auteur jette sur les grands mythes de l'antiquité, ici grecque, un regard de psychologue. Cet éclairage nouveau leur donne une étonnante fraîcheur.

Illustration de couverture :
Buste d'Esope



Prix v. papier : 5 €
Prix e-book : 3 €